

Quelques jours à l'Exposition : l'arrivée : I

Autor(en): **L.M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **27 (1889)**

Heft 39

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-191226>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
six mois . . . 2 fr. 50
ÉTRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR

2^{me} et 3^{me} séries.
Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux.

Quelques jours à l'Exposition.

L'ARRIVÉE

I

L'Exposition de 1889 comptera sans doute au nombre des grandes choses de la fin du siècle. Chaque jour, c'est par centaines de mille que, des quatre coins du monde, les visiteurs se dirigent vers Paris.

Installée dans des proportions surpassant tout ce que l'imagination pouvait concevoir, cette Exposition a mis au jour des merveilles, donnant une nouvelle preuve des ressources inépuisables de la France. Elle a fait apprécier, jusqu'à l'admiration, toute la grandeur de l'entreprise, l'esprit d'initiative et de persévérance d'un peuple qui semble ne douter de rien, tant il a confiance dans l'avenir, tant il s'enflamme facilement d'ardeur, de courage et d'enthousiasme pour tout ce qui est grand et beau.

Cet immense concours de l'activité et de l'intelligence humaines a apaisé les passions politiques pendant de longs mois, il a apporté un heureux dérivatif aux relations toujours tendues de deux grands Etats ; il a attiré sur la France l'attention du monde entier et de nombreuses sympathies ; il a enfin puissamment contribué au salut de la République.

Un journaliste parisien nous disait, l'autre jour, ce mot qui nous a frappé :

« La Tour Eiffel a écrasé Boulanger. »

Aussi, qui ne va pas à Paris ? La Suisse romande, par exemple, n'a pas cessé d'y envoyer, dès le début, de gros contingents de curieux. Au milieu de cette foule énorme, où les éléments les plus divers se coudoient, où la population parisienne est presque effacée par la province, on reconnaît fréquemment l'accent genevois, avec ses voyelles démesurément ouvertes, les intonations particulières au Neuchâtelois, ou le parler si caractéristique des bords du Léman ou du Gros-de-Vaud.

Le *Conteur* n'a pu résister à la tentation ; il a suivi le mouvement, attiré non-seulement par la grande attrac-

tion du Champ-de-Mars, mais vivement désireux d'étudier les faits et gestes d'anciennes connaissances, de deux familles vaudoises, perdues dans le tohu-bohu de l'Exposition, et auxquelles il a l'intention de consacrer prochainement une petite relation de voyage.

Il est assez curieux de suivre, dans le trajet, ces innombrables visiteurs de l'Exposition, dont la plupart vont à Paris pour la première fois et n'ont jamais fait un aussi long voyage.

On part, une petite valise à la main, et l'on s'entasse dans le wagon en compagnie d'inconnus, avec lesquels on ne tarde pas, néanmoins, à faire bon ménage. A peine une heure s'est-elle écoulée, que les valises s'ouvrent, que les bouteilles font entendre leur glouglou, que les provisions de bouche s'échangent ou se partagent, et que le pique-nique bat son plein.

Puis, peu à peu, le sommeil fait valoir ses droits, les paupières se ferment à demi, et chacun de se mettre à la recherche d'une attitude convenable pour dormir, ce qui est toujours fort difficile dans de telles conditions.

Enfin, on sommeille, et bientôt l'on va piquer une tête dans le dos de sa voisine, qui se réveille en sursaut. On fait ses excuses d'une voix plus ou moins pâteuse, et dans la crainte de se rendre de nouveau coupable de pareilles familiarités, on se replie sur soi-même de façon à occuper le moins d'espace possible, au profit d'une bonne courbature ou d'un torticolis.

Il faut dire aussi qu'à ces petits désagrèments, aux assauts de quelque coude pointu qui vous cogne de temps en temps, aux empiètements d'une rondité encombrante, il est des compensations. Telle est par exemple l'agréable surprise que vous cause une charmante tête blonde, — quelques-uns préfèrent les brunes, — qui s'abandonnant au sommeil vient doucement s'appuyer sur votre épaule.

Mais, en telle occurrence, il s'agit d'être galant, de rester parfaitement tranquille pour ne point troubler le

paisible repos de l'aimable voisine... Cependant, au bout d'une demi-heure, — même moins, — cette immobilité vous pèse, elle devient insupportable, et il vous prend un besoin irrésistible d'étendre bras et jambes, de vous retourner sur la banquette, de vous mettre plus à l'aise.

Alors, adieu les petites attentions, adieu les dévouements chevaleresques. Simulant une gêne on tousse à la gorge, on tousse bruyamment comme de simples mortels, et la belle penche gracieusement, de l'autre côté, son adorable personne.

Enfin le jour est venu, et l'on aperçoit déjà les faubourgs de la grande ville.

Les mains noircies par la poussière des coussins, — qui n'ont guère été brossés depuis l'ouverture de l'Exposition, — la chevelure ébouriffée, les traits fatigués, le voyageur se secoue un peu et met sa valise à la portée de la main.

« Paris !... Paris !... Paris ! »

— Hé ! cocher, ici !...

— Voilà, patron, voilà ! montez...

Hup ! Hup !

Et au milieu de mille autres qui vont et viennent, s'entrecroisent et s'effleurent, le véhicule quitte la gare de Lyon, roule et pénètre dans le tourbillon de Paris.

Pour éviter un trop grand encombrement de voitures, l'automédon laisse à droite le boulevard Beaumarchais, le boulevard des Filles du Calvaire et celui du Temple, pour prendre une rue parallèle. Celle-ci un peu sale, encombrée d'étalages de toute espèce, donne d'abord à celui qui ne le connaît pas, une singulière idée de Paris.

Tout à coup, le décor change, en débouchant sur la place de la République (ancienne place du Château-d'Eau), qui apparaît avec sa colossale et superbe *statue de la République*. De chaque côté du monument de belles esplanades plantées d'arbres, ornées de bassins et de mâts vénitiens ; et

comme encadrement, de somptueux hôtels.

La vaste cité apparaît déjà dans son étourdissante et fiévreuse activité, dans toute sa vie et ses splendeurs.

Là commencent les grandes voies de communications, les rues sans fin, les carrefours assourdissants, au milieu desquels le novice demeure ahuri, confondu d'étonnement. Situation nous rappelant ce mot déjà vieux, mais toujours amusant, de ce bon Vaudois qui venait de faire un petit séjour à Paris, et auquel ses amis adressaient diverses questions sur ce qu'il avait vu :

— Je ne sais pas, répondait-il, il y a si tellement de maisons qu'elles m'ont empêché de voir la ville.

(A suivre.)

L. M.

Le Tambour d'Arcole.

Un journal toujours fort intéressant, le *Petit Parisien*, publie les lignes suivantes :

« Le poète provençal Mistral, l'auteur de *Mireille*, a fait dernièrement un voyage à Paris, dans le but de donner ses soins à la refonte d'une édition de ses *Iles d'Or*, un recueil de ses poèmes, dont il offre, cette fois, une traduction française.

» Il y a là une pièce épique, tout à fait belle : c'est le *Tambour d'Arcole*.

» Ce n'est pas, cette fois, une simple légende ; c'est une aventure historique que Mistral avait dramatisée, celle d'un enfant de Vaucluse, André Etienne, dont le nom est resté populaire dans son département.

» Ce qui appartient à Mistral, c'est la façon admirable dont il a rappelé cette aventure.

» C'est le jour où les troupes françaises disputent aux Autrichiens le pont d'Arcole.

» Dans l'armée d'Italie, se trouve un petit tambour, un gamin de quinze ans.

» Les vieux grenadiers essayent de franchir le pont, mais il est défendu par des canons qui vomissent la mitraille. Les premiers rangs sont abattus, les seconds tombent également. Quelle que soit la bravoure des Français, il y a un moment d'hésitation ; il semble que le passage ne soit point possible.

» Or, voici, — alors que les plus vieux soldats reculent, — que le petit tambour, lui, bat la charge, se met à la tête des combattants, tape sur sa peau d'âne une marche endiablée, sans se soucier des balles.

» Son exemple électrise les grenadiers, qui se reprochent une minute de trouble...

» Et au chant de la *Marseillaise*, au chant de la liberté, le pont est enlevé par les soldats de la République.

» Grand fut le succès du petit tambour ! Devant toute l'armée, en plein soleil, le général lui donna deux baguettes d'honneur d'or et d'ivoire. Partout, dans les journaux, dans les écoles, on le cita comme modèle et comme leçon ; son nom franchit « les mers et les montagnes ». Du petit tambour on fit des images et des chansons.

» Puis... puis, il coula beaucoup d'eau sous les ponts du Rhône, et soudain l'Empire s'écroula tout d'une pièce : du petit tambour devenu vieux, on ne parlait plus du tout.

» Il vint un jour à Paris et, vieillard à cheveux gris, couvert de cicatrices, il se mit à songer et à repasser en lui-même son jeune temps, sa gloire : il revit Quatre-Vingt-Neuf, ce débordement de sève, la République en branle ; il vit Mirabeau à la voix tonnante ; il entendit les clameurs de la Révolution ; puis, la levée en masse, et les Anglais, les Allemands, les Russes pêle-mêle, secoués, repoussés tous à la fois.

» Il se revit lui-même grisé, électrisé par le frémissement de son tambour, faisant chanter les âmes dans l'enthousiasme et tressaillir les cœurs de courage et d'intrépidité.

» Puis, il songea à ses compagnons de guerre, conduits par lui à la victoire, à Masséna, à Lannes devenu duc, à Jean Bernadotte devenu roi de Suède, à Murat devenu roi de Naples, à Bonaparte devenu empereur... tandis que lui, pauvre tambour, après la fête, il était resté tambour comme devant.

» Oh ! cria-t-il soudain, dans un mouvement de découragement amer, la gloire ! songe, folle ivresse, vanité !... Qu'il valait mieux laisser la guerre, et, sur les bords de la Durance, à Cadenet, mon village natal, tranquillement bêcher la terre, et avoir femme et enfants, comme ont fait tant d'autres, et rester au nid dans la douce paix !...

» Et une larme mouilla sa joue de vieux soldat, se sentant isolé, sans armes, sans affections, maintenant.

» Chemin faisant, il était arrivé devant le Panthéon.

» Là-haut, sur le fronton, des bas-reliefs symbolisaient les prouesses guerrières.

» Il hochait la tête, quand, tout à coup, il se reconnut, — oui, lui, l'humble petit tambour ! il était sculpté dans la pierre, comme ceux dont la postérité doit garder la mémoire.

» Alors il eut un éblouissement.

» Non, la gloire n'était pas un vain mot !

» Quelle émotion s'empara de lui ! Il entendit chanter, à son oreille, tous ses enthousiasmes d'antan. Il redevint « ivre de sa folie première », en se voyant si haut, dominant Paris, dans la gloire, l'azur et le soleil... Il ressentit une poignante impression de fierté...

» Et, comme s'il lui eût semblé inutile de vivre, après un pareil moment de joie et d'orgueil, il tomba de tout son long sur le sol.

» Le tambour d'Arcole avait vécu ! »

Ce poème est superbe : il suffirait à illustrer Mistral, s'il n'avait dans son œuvre *Mireille*, *Nerte* et *Calendal*.

On eínsurta.

Lè z'amœirào sont dâi dzeins dé pé, kâ quand l'est qu'on frequantê, dein cé bio teimps iò on ne sè vâi min dè défauts, on est dâo coumeint dâi z'agnés et seimbliè qu'on ne dussè pas étrè la causa dè 'grabudzo. Portant, suivant coumeint cein va, cein pâo amenâ dâo bize-bille eintrè lè pareints, se ne sont pas d'accòo po cein qu'cin est dè la frequantachon dè l'âo z'einfants.

On valottet, que reluquâvè onna grachâosa qu'étâi on prâo bon parti, tsertsivè à couennâ perquie ; et la felietta ne demandâvè pas mi, kâ le n'avâi pas l'ai dè renasquâ quand le reincontrâvè lo chalând ; mâ ellia bouéba, que n'avâi pequa son pére, n'étâi pas d'accòo avoué se n'onclio, lo syndiquo, qu'étâi son tuteu, que ne volliâvè pas oùrè parlâ dè cliâo bétisés, et que fe dâi pi et dâi mans contrè ellia folerà dè sa gnice.

— As-tou fauta dè t'amoratsi dé cé gaillâ, se lâi fasâi, petita merdâosa que t'ès ; t'appartins bin dè dza volliâi peinsâ à tè mariâ, on einfant que n'est pas pi panâ derrâi lè z'orolhiès ; et se ton luron a lo malheu d'abordâ péce, te pâo comptâ que cheintrâ mon chaton.

Ma fâi la pourra bouéba, tot'époâiriâ, n'ousâ pas allâ pe liein, et se n'amœirào dut bon grâ, mau grâ, sè derè : n, i, ni, et sè passâ dè vairè sa mia.

Mâ la mère dâo valottet qu'avâi forta pliatena et bouna leinga, étâi furieusa contrè lo syndiquo et ne sè fe pas fauta dè lo délavâ per dévânt lo mondo. Ne démâoravont pas dein lo mémo veladzo, et on dzo que lo syndiquo avâi on bocon allumâ et que passâvè avoué son tsai dévânt la mâison ique iò restâvè ellia fenna, la ve que l'étâi achetâie su on banc, que le doutâvè lo fi à dâi faviolès, et ne put pas sè rateni dè bordenâ ein pas-seint :